Beauvoir

Collection « Icônes »

Géraldine Gourbe

BEAUVOIR

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2021.
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

9 Beauvoir outsider (avant-propos)
21 De Simone à Beauvoir,
la promesse d'une jeune fille
47 Les récits de soi,
ou la passion Nelson Algren
63 La fièvre de l'engagement,
ou Djamila Boupacha et l'anticolonialisme
81 Beauvoir éditrice,
ou la mystique sentimentale de Violette Leduc
95 Devenir féministe,
ou Françoise d'Eaubonne et le manifeste des 343
103 Simone de Beauvoir, cette autre oubliée

105 Notes
111 Biographie de Simone de Beauvoir
115 Bibliographie

À mon grand, Fodé Condé-Vehlmann.

Simone de Beauvoir à son bureau de l'hôtel de la Louisiane, Paris, 1946.
Photographie de Denise Bellon

Beauvoir outsider

Avant-propos

Je suis née, à quelques jours près, un an après la légalisation de l'avortement en France, actée le 19 janvier 1975. J'ai grandi dans une maison où *Le Deuxième Sexe* et *Mémoires d'une jeune fille rangée* apparaissaient en bonne place dans la bibliothèque familiale. Ma mère tenait Simone de Beauvoir pour son héroïne – cela avait l'air à la fois très important et mystérieux. De cette éducation féministe, j'ai retenu qu'il me fallait, en tant que femme, être indépendante et forte, sans toutefois saisir tous les ressorts structurels en jeu. Lors de ma thèse, j'ai redécouvert *Le Deuxième Sexe* à travers les arguments d'un féminisme renouvelé notamment par Judith Butler, grande figure des *queer studies*, importées en France grâce aux textes et aux enseignements des tonitruants Sam Bourcier et Paul Preciado.

Imprégnée de ces réflexions, j'ai consacré un des chapitres de ma thèse de doctorat au *Deuxième Sexe*. J'ai alors été révoltée par ses descriptions horrifiques sur les transformations du corps féminin à l'âge des premières règles. Son chapitre sur la biologie m'avait insufflé le dégoût de mon propre corps, dégoût des menstrues, des hormones, du sexe féminin. J'en ai voulu à Beauvoir. Forte de mon titre de docteure, je pensais avec beaucoup d'arrogance connaître son travail, puisque

j'avais mon petit point de vue sur l'œuvre de la philosophe, papesse des études féministes et figure centrale des textes théoriques queers. J'avais tort. Tout ou presque m'avait échappé.

Simone de Beauvoir a dévoré la vie en en consommant les multiples possibles : comme grande écrivaine mais aussi comme éditrice ; comme reporter et militante ; en amoureuse de la vitesse, de la musique et de la danse dans les caves germanopratines, de l'ivresse des alcools forts, du sexe… En abordant ses relations à des personnalités souvent secondaires dans ses biographies (Brigitte Bardot, Nelson Algren, Djamila Boupacha, Gisèle Halimi, Violette Leduc, Françoise d'Eaubonne), *Beauvoir* fait apparaître d'autres facettes de sa vie : ses ambiguïtés, ses torts, mais aussi l'endurance de sa lucidité intellectuelle. Ce livre permet de comprendre, c'est là mon pari, à quel point les écrits et les engagements de Simone de Beauvoir témoignent de sa modernité. En cela, il diffère radicalement des études de spécialistes sur une icône bien trop sage et trop souvent accolée, si ce n'est réduite, au compagnonnage de Sartre. Des deux, c'est pourtant elle qui a été la plus inconvenante, dissidente et politiquement clairvoyante.

Simone de Beauvoir, Marseille,
printemps 1932

De Simone à Beauvoir, la promesse d'une jeune fille

Il faut que ma vie serve ! il faut que dans ma vie tout serve !
Simone de Beauvoir

La jeune fille de vingt-trois ans regarde sur le côté, son corps encore gracile tendu par la détermination. Nous sommes en 1932, Simone de Beauvoir vient d'être nommée professeure de philosophie dans un lycée de jeunes filles à Marseille. L'avenir s'ouvre à elle. Loin de ce Paris qu'elle connaît par cœur, elle accède à une vie nouvelle, une terre promise qui n'a pas encore été défrichée par ses parents ou Jean-Paul Sartre. À l'occasion de ce passage de sa vie de « jeune fille rangée » à celle d'intellectuelle qu'immortalise ce portrait, Simone de Beauvoir porte ses plus beaux habits – un goût pour la mode qu'elle n'abandonnera jamais, comme pour mieux mettre à distance son enfance, marquée par des ruptures et des deuils.

À commencer par celui de n'être pas celle que ses parents voulaient qu'elle fût. Dès le certificat d'études, pour lequel elle travaille studieusement son latin, son grec et ses mathématiques, Simone fait enrager son père lorsqu'elle apporte à table ses livres pour réviser. Qu'une jeune femme étudie avec

un tel acharnement, cela n'est pas conforme aux valeurs bourgeoises de sa famille. Ses parents ne se rendent pas compte qu'elle est habitée par un sentiment puissant, quasi mystique, qui la prédestine à une mission à laquelle elle ne peut échapper. Toute sa raison en est intimement convaincue :

> « Une évidence me pétrifiait : des tâches infinies m'attendaient, j'étais tout entière exigée ; si je me permettais le moindre gaspillage, je trahissais ma mission et je lésais l'humanité. "Tout servira", me dis-je la gorge serrée ; c'était un serment solennel, et je le prononçai avec autant d'émotion que s'il avait engagé irrévocablement mon avenir à la face du ciel et de la terre[1]. »

Son cousin Jacques, pour qui elle a éprouvé une grande admiration et un amour inconditionnel, la décevra en se conformant, après y avoir résisté, aux plans paternels. Il lui laisse cependant un beau legs : celui de la littérature moderne. Grâce à lui, la jeune fille accède très vite aux lectures interdites par ses aîné·e·s. En découvrant les textes de Claudel, Cocteau, Montherlant, Gide, Fournier… Simone de Beauvoir bascule dans un monde où la religion catholique ne prime plus sur la vie et où les romans, les poèmes deviennent à leur tour des monuments sacrés qui requièrent toute sa dévotion : « Les livres que j'aimais devinrent une Bible où je puisais des conseils et des secours[2]. »

La mort brutale de Zaza, sa tendre amie et confidente, à vingt-deux ans est un des plus grands deuils de Simone de Beauvoir, qui en éprouvera de la culpabilité pendant longtemps. Zaza a-t-elle été sacrifiée par le destin pour faire payer à Simone son émancipation familiale et intellectuelle, ses expérimentations de jeune femme ? Celle-ci en est convaincue. Décidément, son avenir doit servir.

L'adulte qu'est devenue Simone de Beauvoir après les horribles années de guerre et d'Occupation a réalisé ses vœux de

jeune fille. À partir de 1947, son application et son travail ont payé puisqu'elle est devenue une figure importante de la scène intellectuelle et littéraire parisienne, ce qui lui vaut d'être retenue pour donner aux États-Unis une série de conférences sur l'existentialisme. Cette femme à la silhouette reconnaissable entre mille n'apparaît jamais les cheveux détachés. Le chignon maîtrisé est l'une de ses caractéristiques iconiques. Une raie sépare sa chevelure qui est ensuite consciencieusement tirée vers l'arrière. Ses cheveux peuvent aussi bien être maintenus par un bandeau ou un carré de soie assorti à ses yeux bleu clair. Beauvoir joue de ce rituel quotidien qu'est sa coiffure ; elle y accorde autant de soin qu'à son habillement. Jeune femme puis aînée respectée, elle décline un même style vestimentaire, à mi-chemin entre le costume d'homme et la robe de dame respectable. Ce qui lui confère un « air de cheftaine », de « dame patronnesse » et d'institutrice, constate-t-elle froidement3. Ses chemisiers blancs sont ouverts sur le haut du cou ou fermés par une large cravate. Elle porte parfois des blouses guatémaltèques mâtinées de motifs folkloriques très colorés ou des vestes traditionnelles chinoises en soie, rompant ainsi avec l'élégance parisienne. Le rouge flamboyant peint sur ses ongles, élégamment manucurés courts et carrés, témoigne aussi d'une certaine jouissance de la vie. À elles seules, ces taches de couleur qui tapent à la machine ou attrapent un stylo manifestent un besoin vital d'échapper aux injonctions sociales. Ce même besoin impérieux qu'elle avait déjà ressenti auprès de sa famille aux valeurs bourgeoises et patriarcales. Ou des parents de Zaza qui, en sanctionnant les amours de leur fille, l'avaient considérée comme un « déchet » de la famille, selon les derniers mots de Zaza. Cet épisode douloureux sera fondateur de l'écriture du *Deuxième Sexe*, publié en 1949.

Liée à Jean-Paul Sartre depuis ses études, Simone de Beauvoir préfère l'inconfort de l'engagement intellectuel à la sécurité

d'une pensée académique. Loin des chaires universitaires, elle déploie ses activités littéraires, notamment pour la revue *Les Temps modernes*, depuis les cafés et les brasseries témoins d'une vie parisienne en ébullition. Si elle est sur tous les fronts pour combattre les conceptions bourgeoises, les actes fascistes, les conflits de classes et les oppressions raciales, elle n'en aime pas moins vivre dans le luxe de certains hôtels, villas et appartements réservés à une élite économique. Et si elle essaie à sa manière – parfois maladroite – d'être une polyamoureuse loyale envers ses partenaires, elle habite seule dans ses différents appartements, entièrement dévouée à l'amour absolu de sa vie : l'écriture.

À partir de 1954, année où elle obtient le prix Goncourt pour *Les Mandarins*, Beauvoir prend conscience qu'elle est une « privilégiée ». Elle déplore d'appartenir à une classe sociale qui l'éloigne de la condition des ouvriers, lesquels constituent encore les forces vives du Parti communiste français. Les ventes de ses livres lui permettent de mener un train de vie bourgeois. Elles lui ont rapporté de quoi financer « une auto en 52 et en 55 un appartement[4] », détaille-t-elle avec la clairvoyance qui caractérise ses mémoires. C'est au prix de cette exigence que résonne le récit autobiographique, qui se mesure toujours aux grands moments sociaux et politiques façonnant l'Histoire. Après avoir écrit des romans, des pièces de théâtre ou des essais, elle assume la pleine maturité de son écriture, véritable sismographe relevant les secousses et les ondes de choc qui traversent les décennies avant et après la Seconde Guerre mondiale. Elle revendique l'étiquette d'écrivain, de femme écrivain, c'est-à-dire – il est, hélas, besoin de le préciser – non celle qui écrit depuis son « intérieur » mais bien « quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture[5] ».

À partir de 1955, dans son appartement parisien du 11 rue Victor Shœlcher, face au cimetière du Montparnasse, Simone de Beauvoir travaille avec endurance et pugnacité sur son

prochain récit mémoriel, *La Force de l'âge*. Contrairement à la vie qu'elle menait jusque-là – alors qu'elle habitait dans son studio rue de la Bûcherie, non loin de la Seine, face à la cathédrale Notre-Dame –, elle sort peu. Elle n'a plus le goût des cafés et des cinémas, qu'elle trouvait pourtant si excitants et essentiels. Depuis la fin de la guerre en Indochine et le début des « événements » en Algérie – on ne parle pas encore de guerre –, Simone de Beauvoir ne se réjouit plus de ce qu'elle a toujours tant aimé : l'ivresse des nuits qui swinguent et les rencontres nocturnes dans les brasseries embrumées par la nicotine. Son tourne-disque, trophée acheté avec ses premiers droits d'autrice, ne fait plus résonner le jazz de la Libération ou la musique dodécaphonique d'Arnold Schönberg. Ses livres, principalement de littérature américaine et européenne, sont abandonnés en un empilement désordonné. Entourée de ses objets de voyage, souvenirs de ses nombreux périples à l'Ouest (États-Unis, Cuba, Guatemala, Mexique…) comme à l'Est (Chine, URSS, Pologne, Roumanie, Tchéquie…), Simone de Beauvoir est lasse. Elle ne se reconnaît pas dans cette France coloniale qui exerce en Algérie française un régime de terreur, laissé aux mains des militaires. Beauvoir, Sartre et toute la rédaction des *Temps modernes* éprouvent une honte innommable à être français·e·s. Comme lors de l'Occupation, le réseau d'ami·e·s organise la dissidence – avec plus d'endurance et de succès que pendant la guerre. Lorsque Simone de Beauvoir s'installe dans le quartier de Montparnasse, c'est pour se consacrer principalement à ses mémoires.

Après *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1959), qui lui a valu un succès critique et public, *La Force de l'âge* (1960) convainc autant les intellectuel·le·s de gauche que l'intelligentsia de droite. Elle éprouve un sentiment de malaise à être si bien accueillie par « la bourgeoisie dans son ensemble » :

> « Trop de lectrices ont apprécié dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* la peinture d'un milieu qu'elles reconnaissaient, sans s'intéresser à l'effort que j'avais fait pour

> m'en évader. Quant à *La Force de l'âge*, j'ai souvent grincé des dents quand on me félicitait : "C'est tonique, c'est dynamique, c'est optimiste", à un moment où tel était mon dégoût que j'aurais mieux aimé être morte que vive[6]. »

Malgré les succès et l'expérience de l'écriture, pour « chaque nouveau livre », Simone de Beauvoir reconnaît qu'elle débute. Chaque passage à la table d'écriture est sanctionné par une inertie laborieuse, jusqu'à ce que la perspective du livre fini prenne corps :

> « Je doute, je me décourage, le travail des années passées est aboli, mes brouillons sont si informes qu'il me semble impossible de poursuivre l'entreprise : jusqu'au moment – insaisissable, là aussi il y a coupure – où il est devenu impossible de ne pas l'achever[7]. »

C'est dans ce contexte de reconnaissance littéraire et de nausée politique que Simone de Beauvoir vit recluse en déployant ce « je », décomposé et recomposé tels les tableaux abstraits à la mode dans les galeries et salons parisiens. Si Beauvoir forge son caractère au gré de ces événements, elle ne perd pas de vue sa promesse de jeune fille entêtée. Mais pour que sa vie serve, elle a besoin de s'ouvrir et doit sortir d'elle-même.

Détail de l'article de Simone de Beauvoir,
« Brigitte Bardot and the Lolita syndrome », paru dans la revue
américaine *The Esquire*, 1er août 1959

Le goût de l'investigation, ou Bardot par Beauvoir

BB n'essaie pas de scandaliser. [...] Elle suit ses inclinations. Elle mange quand elle a faim et fait l'amour avec la même simplicité. [...] Le désir et le plaisir lui semblent plus vrais que les préceptes et les conventions. Elle ne critique personne. Elle fait ce qui lui plaît et c'est bien ce qui est troublant. Elle ne pose pas de questions mais elle apporte des réponses dont la franchise peut être contagieuse. Simone de Beauvoir

Habillée d'un pull col en V et d'un collant noir telle une danseuse de modern jazz, Brigitte Bardot se déploie de toute sa longueur sur une double page de la revue *Esquire*. Elle repose sur son côté droit et les lignes de son bassin sont soulignées, affirmant la volupté de ses courbes. La mise en scène se veut un clin d'œil aux *pin-up girls* (ces femmes représentées dans des poses sexy ou aguichantes sur des photographies ou dessins destinés à être épinglés aux murs) qui ont fait le succès de cette revue à destination quasi exclusivement masculine, très en vogue dans les années 1940 auprès des soldats de l'armée étasunienne. Dans le numéro d'août 1959, BB réinterprète le vocabulaire du glamour avec la complicité du célèbre photographe de mode Richard Avedon. Rien de charnel n'est explicitement montré et, pourtant, une certaine intimité affleure à l'image. L'actrice française maîtrise l'art de la séduction. Elle